

Le Monde



LE GOÛT DU MONDE • PHOTOGRAPHIE

Le rêve californien d'une jeune Russe, Svetlana, raconté en images par sa fille, la photographe Diana Markosian

Par Roxana Azimi

Publié le 13 avril 2022 à 06h15

Lecture 3 min. • [Read in English](#)

EN IMAGES | En 1993, la Russie découvre « Santa Barbara » à la télévision. Un univers glamour de riches Californiens qui pousse une jeune Moscovite, Svetlana, à quitter son pays avec ses enfants pour un avenir meilleur dans la ville balnéaire. En 2019, sa fille, Diana Markosian, a créé un soap opera photographique sur cet exil, actuellement présenté à Anvers.

Le feuilleton *Santa Barbara* ne s'est pas terminé avec la diffusion du 2 137^e épisode, en janvier 1993, sur la chaîne américaine NBC. L'inénarrable soap opera donne son titre au projet de la photographe américaine Diana Markosian, exposé depuis le 1^{er} avril au FOMU, à Anvers. Une histoire de famille, bien sûr. Déchirante, évidemment. Et qui entremêle parcours intime et chaos du monde. L'artiste a grandi là, dans cette Californie de villas modernes et de piscines bleu lagon, après un exil improbable. Sa mère, Svetlana, a débarqué dans cette station balnéaire située à une heure et demie de Los Angeles il y a vingt-six ans, faisant le grand voyage d'une Russie post-soviétique vers une Amérique qu'elle ne connaissait qu'à travers un écran de télévision.

En 1991, le monde et les certitudes des parents de Diana, Svetlana et Arsen, s'effondrent. L'empire soviétique se disloque et leur couple aussi. Docteure en économie, Svetlana se retrouve à ramasser des bouteilles dans la rue pour en tirer quelques roubles. Son ingénieur de mari, réfugié arménien, en est réduit à vendre des matriochkas aux touristes sur la place Rouge, à Moscou. Dans la journée de Svetlana, *Santa Barbara*, c'est l'ailleurs.

En Russie, le feuilleton a été diffusé à partir de 1993. Et, dans ce pays qui découvre le capitalisme appliqué de manière sauvage, le soap opera est une échappatoire. Les anciens Soviétiques, après des décennies d'appartements communautaires, découvrent la vie de ces riches Californiens qui s'aiment et se trahissent : la météo est idyllique, le glamour, partout, les visages, liftés et ultra-maquillés, les brushings, impeccables. Et toujours des drames, des intrigues complexes faites de rivalités et de vengeance... Le succès est tel que l'expression russe « faire une *Santa Barbara* », qui signifie provoquer un chaos inextricable, apparaît.

Une vie réécrite

Un jour, en 1996, ses deux enfants sous le bras, Svetlana plaque tout, un mari qui l'a trompée et dont elle est séparée, un pays qu'elle ne reconnaît plus, une poisse dont elle ne voit pas comment s'extraire, direction... *Santa Barbara*. La ville de ses fantasmes. À l'aéroport, un homme l'attend.

Eli a 65 ans, il est ventripotent. Sur la photo envoyée à Svetlana, par l'intermédiaire d'une agence matrimoniale moscovite, l'une des nombreuses à fleurir en Russie dans les années 1990, il avait vingt ans de moins. Mais elle décide de l'aimer. Ou, tout au moins, d'essayer. Ce couple improbable apprendra à cohabiter, à s'attacher l'un à l'autre, avant de se quitter, neuf ans plus tard.

Un départ précipité, la première nuit à Santa Barbara, le mariage avec Eli... Tout est rejoué devant l'objectif, avec un souci d'exactitude.

Lorsqu'elle a débarqué aux États-Unis, Diana Markosian avait 7 ans. Sa mère lui martelait de ne plus penser au passé, à son père, qu'elle ne reverrait plus pendant quinze ans, à la culture russe, qu'elle devait oublier pour s'intégrer. « *Svetlana est passée d'un environnement cultivé, en Arménie et en Russie, à un village californien, mariée à un homme qui ne correspondait en rien à ce dont elle avait*

rêvé », raconte Diana Markosian, qui a vu dans ses souvenirs d'enfance la matière d'un récit dont sa mère serait la narratrice, projet photographique qu'elle a lancé en 2017.

Diplômée de photographie à l'université Columbia, elle prend contact avec l'une des scénaristes de *Santa Barbara*, Lynda Myles, à qui elle demande de réécrire la vie de Svetlana. Il lui faudra un an et demi pour trouver les acteurs de toutes ces saynètes, notamment la Géorgienne Ana Imnadze, pour interpréter le rôle de sa mère. « *Je voulais quelqu'un qui comprenne les profondeurs de cette histoire, qui n'aborde pas ma mère comme une victime* », explique Diana Markosian. Un anniversaire à Moscou, des disputes, un départ précipité, la première nuit de pleurs et de regrets à Santa Barbara, le mariage avec Eli... Tout est rejoué devant l'objectif, avec un souci d'exactitude. Dans le livre qui en résulte s'entremêlent aussi quelques images d'archives.

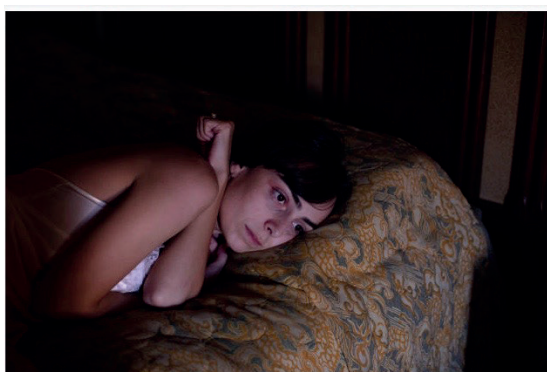
L'histoire de Svetlana est celle d'une triple déception. Déception envers elle-même, son pays, son mari. Et, en filigrane, déception devant le rêve américain. Mais elle peut aussi se lire comme l'épopée d'une femme courageuse, ayant pris son destin en main tandis que peu d'options s'offraient à elle. « *À l'époque, Internet n'existait pas, les possibilités étaient plus réduites*, insiste Diana Markosian. *Ma mère a fait un choix douloureux, mais c'était le prix à payer pour qu'on ait un futur. Je dois ma carrière à cette décision.* »



« Père et fille », DIANA MARKOSIAN/ COURTESY GALERIE LES FILLES DU CALVAIRE, PARIS



« Après l'école », DIANA MARKOSIAN/ COURTESY GALERIE LES FILLES DU CALVAIRE, PARIS



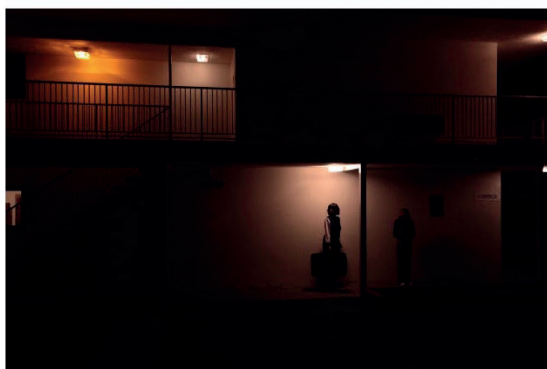
« Maman toute seule », DIANA MARKOSIAN/ COURTESY GALERIE LES FILLES DU CALVAIRE, PARIS



« Maman près de la piscine », DIANA MARKOSIAN/ COURTESY GALERIE LES FILLES DU CALVAIRE, PARIS



« En train de regarder "Santa Barbara" », DIANA MARKOSIAN/ COURTESY GALERIE LES FILLES DU CALVAIRE, PARIS



« La Trahison », DIANA MARKOSIAN/ COURTESY GALERIE LES FILLES DU CALVAIRE, PARIS



« Ma famille américaine », DIANA MARKOSIAN/ COURTESY GALERIE LES FILLES DU CALVAIRE, PARIS



« Premier petit déjeuner en Amérique », DIANA MARKOSIAN/ COURTESY GALERIE LES FILLES DU